

Le Canard

Montréal, 21 Janvier 1881

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt pour cent de commission accordée à tout personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Spencer, Mass., est autorisé à prendre des abonnements, et en collecter le montant.

A. FILLIATRAULT & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Demandez le Numéros Prospectus de l'Album musical, prix 25 cents.

Le miroir des ânes,

DÉDIÉ AUX ROUSSINS D'ARCADIE.

L'ENVIEUX.

« L'envie, dit le Petit Catéchisme, est une tristesse que l'on couvoit du bien du prochain. » Rien n'est plus profondément stupide et rien n'est plus indigne que d'être un mauvais cœur que ce sentiment contre nature. Cependant les envieux sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit généralement, ce qui ne prouve pas beaucoup en faveur de l'espèce humaine.

Nous voyons le premier exemple d'envie dans la révolte de Lucifer contre son Créateur. On attribue généralement cette révolte à l'orgueil, mais l'envie elle-même n'est rien autre chose que de l'orgueil mal placé.

Qu'un homme désire égal ou surpasser son semblable en mérite, c'est peut être de l'orgueil, mais l'orgueil qui inspire une noble émulation n'est pas un crime. Lucifer se serait contenté de rester ce qu'il était, pourvu que tout lui eût été inférieur.

Le second exemple, nous le voyons dans l'assassinat d'Abel par son frère Caïn. De nos jours, on ne compte plus les exemples tant ils sont devenus fréquents.

L'envieux consentirait à devenir l'être le plus misérable, le plus bas, le plus vil de tous ceux qui existent aujourd'hui, pourvu que, par un miracle beaucoup plus grand que celui qui l'aurait avili lui-même, tous les autres mortels devinssent en même temps ses inférieurs.

Il se rejouit encore plus du mal qui arrive à l'autre que du bien qui peut lui arriver à lui-même. La joie qu'il ressent lorsque la fortune lui sourit est toujours empoisonnée par la pensée que d'autres sont encore plus heureux ou tout au moins aussi heureux que lui.

Il ne veut pas que d'autres réussissent, et, pour les en empêcher, il est prêt à faire tous les sacrifices. Lui parle-t-on d'un homme qui possède un talent particulier, il répond que cela est dû à la pratique, que tout s'acquiert à force de travail et qu'après tout la réputation de l'individu en question a été surfaite. Peut-être s'abstenait-il d'ajouter que son interlocuteur est un imbécile qui se laisse tromper par de fausses apparences, mais il ne manquera jamais de le donner à entendre.

Je me rappelle avoir lu quelque part

que la récolte d'un fermier écossais ayant été détruite par la grêle le brave homme se consolait en disant que son voisin, un Malcomb McDonald quelconque, avait été éprouvé de la même manière.

Ainsi nous pouvons constater qu'il se trouve des envieux ailleurs qu'en Canada, et, pour peu que nous nous écartions, notre orgueil national aurait bien vite fait de nous porter à nous réjouir de ce que nous retrouvons chez d'autres peuples les infirmités dont nous souffrons.

Si le véritable mérite a tant de peine à se faire jour, s'il est si souvent écrasé sous le mépris de ceux qui prodigent leur encens aux pieds d'ambitieux dont le seul mérite est de savoir exploiter la bête humaine, c'est que l'envieux, plutôt que de voir réussir un homme qu'il sent être son supérieur, préférera appayer un homme absolument dépourvu de mérite et de talent, quitte à jalouser plus tard celui qu'il aura fait mousser.

L'envieux est bien à plaindre après tout. Le fiel amer dont son âme est remplie empoisonne son existence. Il n'est jamais satisfait. Pour le contenter il faudrait des malheurs. Il passe sa vie à en désirer pour les autres. Peu importe que ces malheurs le frappent lui-même. Il se soumettra volontiers à toutes les misères, à toutes les avanies, pourvu que ses voisins soient encore plus misérables que lui.

Il a pour fonction spéciale de souhaïter du mal à ses semblables et il passe sa vie à cela. Heureusement que ses souhaits ne s'accomplissent pas souvent, mais ce qui est plus dangereux, ce sont les démarches qu'il fait pour nuire à ceux qu'il jalouse, car il ne néglige rien pour ruiner ceux dont le mérite ou les succès lui portent ombrage.

L'envieux est généralement détesté et il mérite de l'être. Seulement, il est parfois assez habile pour masquer sa jalousie et pour simuler un dévouement sans borne envers ceux dont il souhaite la ruine. Il n'en est alors que plus dangereux. Dans tous les cas, qu'il soit habile ou maladroit, l'envieux est toujours un être détestable et vil, absolument incapable d'éprouver le moindre sentiment noble et désintéressé.

Le loustig.

La plupart de nos auteurs écrivent loustig, quelques-uns loustig.

Cette dernière orthographe est plus conforme à l'origine du mot.

Loustig ou loustig vient de l'Allemand Lustig (prononcez loustig), qui signifie joyeux, badin, faroué.

Nous avions toujours cru que si le loustig avait emprunté son nom aux Allowands, il avait borné là ses emprunts et ne leur devait aucun des autres caractères qui en ont fait un véritable type, à l'armée, à la ville, même au village. Il paraît que nous nous trompions; du moins, c'est l'avis de M. L. Vardot. « Il y avait dans notre compagnie un plaisant de profession qui m'avait piqué au jeu... Il nous offrait le type achevé d'une espèce d'hommes toute particulière à l'Allemagne, comme le major à Séville, le lazzarone à Naples et le dandy à Londres. »

Nous connaissons en France, au moins par ouï dire le loustig de régiment... mais nous ne connaissons pas le loustig de village. C'est une variété du genre militaire. Venu de l'armée, passé dans

la landwehr, et rentré dans ses foyers villageois le loustig est devenu aussi nécessaire à la bonne organisation d'une commune allemande que le pasteur et le bourgmestre. Notre homme était le toast en exercice, et depuis longtemps, quoiqu'il fut encore jeune.

Un jour sur le marché de Danhofen-Pantz à Berlin, passait un conseil de cour (hofrath) Outre son titre honorifique, ce conseil se posait au-dessus de la loi, et son dogme, comme son titre, se suivait partout. Et sur la table de son dogme de baraque du marché, le conseil trouva toute ouverte une cage à lapins de choux, et passant par la porte son large museau, il étraugla méchamment l'une des innocentes bêtes. Grand roulement de marchandise, les lapins cris et rassemble des témoins pour réclamer devant le magistrat les dommages intérêts au quels donnait ouverture le meurtre de son lapin. L'hofrath ne savait quelle contenance faire au milieu de la bagarre. Et vain, il alléguait son titre; son dogme était évidemment coupable, tout à coup il se sentit tirer par le pan de l'habit.

« Monsieur, lui dit un paysan toudant la main d'un air narquois, donnez-moi deux sous (un grosch) et je dirai au juge que c'est le lapin qui a commencé. »

« Ce gamin, digne d'être de Paris, était notre loustig... Il était fort amusant dans ses manières et même dans ses propos. Au moment où je l'aperçus il achevait de manger un rôti de graisse d'oie, et, les lèvres luisantes, il allumait avec délice un cigare de la Havane que lui avait donné l'un des chasseurs. « Ce n'est pas, nous dit-il entre deux bouffées, le premier cadeau que je reçois de ce digne homme; à la Saint-Martin, il m'a donné toute une livre d'excellent tabac. D'abord pour faire durer le plaisir, je l'ai mêlé avec une autre livre de mon tabac ordinaire, et puis, comme il faut généralement partager avec ses amis et connaissances le peu de satisfaction que l'on trouve en ce pauvre bas monde, j'ai invité tous les gens du village à venir me soutenir fumer. » (Souvenir de chasse en Prusse).

Cela rappelle le mot du loustig parisien :

— Tu sais, Augusto, nous n'avons qu'une pipe et qu'une piécée de tabac. Je vais fumer, tu cracheras.

En France, l'appellation de loustig s'applique, en général, à tout individu qui, dans une réunion, dans une soirée quelconque, a le monopole des bons mots; il y a le loustig de l'atelier, le loustig du magasin, le loustig du bureau, le loustig du régiment, même le loustig de la ferme.

Un jour un riche propriétaire visitait une de ses fermes. Il rencontra un jeune gars tenant de chaque main un cheval fougueux et ne semblant même pas se douter que le maître était devant lui :

— Pourquoi ne me salues-tu pas ? demande le propriétaire d'un air sévère.

— J'y songeais, Monsieur. Si vous voulez bien tenir mes chevaux, j'écarterai mon bonnet.

Nécessaire, superflu; le nécessaire, c'est le contentement.

Quand on n'a pas le superflu, on n'est pas content.

Quand on n'est pas content, on n'a pas le nécessaire;

Donc, le nécessaire c'est le superflu.

se mirent à sonner,
— Qu'est ce qui les prend donc ?
— Ce ne sont pas les clairons réservistes.

— Oh ! non, ils ont des pantalons blancs.

Non, ce n'étaient pas les clairons réservistes. C'étaient les clairons de l'actif venus au-devant de nous en se promenant. On s'approchait. Tels ces oiseaux qui viennent voler autour des navires et annoncent leur arrivée aux passagers. Que Sainte-Cécile patronne des musiciens, vous dise sa puissante bénédiction les clairons de l'actif du neuvième bataillon de chasseurs !

Il y avait une côte à monter. Ce fut plaisir de voir comme on l'enjambait, les clairons se tirant et parcouraient la colonne en répondant aux questions de l'un et de l'autre :

— Ce vieux camp, commença-t-on, il est toujours à la même place ?

— Toujours.

— Et un tel, et un tel, et le capitaine un tel, et le sergent un tel, et le lieutenant un tel, ils vont bien.

— Très-bien.

Et les réservistes du dépôt ?

— Les réservistes du dépôt ? ils sont désarmés et déshabillés d'hier.

— Pas possible.

— Vrai.

La nouvelle courut de la tête à la queue de la colonne avec une célérité inouïe. Les autres sont désarmés. Liberté ! Liberté ! On ne marcha plus, on courut, les boîtes marchèrent comme dans l'évaugile. Le miracle s'étendit à la voiture des malades qui sautèrent en bas et voulurent reprendre leur rang, leur sac et leur fusil.

Tandis que ces miracles s'opéraient, une voiture croisa la colonne; elle était pleine d'officiers en civil, aisément reconnaissable aux redingotes boutonnées aux boutons cirés, aux figures martiales. Malgré ces indices, le chasseur Mathieu ne les reconnut point et s'adressa familièrement à ces supérieurs déguisés en électeurs :

— Ça roule, les enfants, les amis, les copains ? Nous y voilà revenu tout de même.

Les officiers fouettèrent le cheval en riant.

Alors, qui en blouse bleue, qui en paletot gris, nous vîmes arriver nos amis du dépôt. On leur serra la main et leur première pensée fut celle-ci :

— On vous désarme demain matin et demain soir, nous sommes tous libérés.

LEON BARAT

Un ivrogne sort en titubant d'un café de barrière.

Il tombe et, ayant fini par se relever après beaucoup d'efforts, il se dit, pour s'encourager :

— Allons, voyons, un peu de nerf... nous n'irons que jusqu'au premier marchand de vin !

- S. est marié ?
- Oui, mon cher.
- Depuis quand ?
- Huit jours.
- Avec qui ?
- Ne m'en parle pas !
- Un sot mariage ?
- Tout ce qu'il y a de pis.
- Au physique ?
- Elle est hideuse !
- Au moral ?
- Elle n'a pas le sou !